

7

Steinbeck

112

Jacqueline

Nonchien

Charley était devenu très vite expert en arbres. Il aurait trouvé facilement du travail à titre de consultant dans ce domaine. Mais, depuis le début, j'ai évité qu'il ne pût obtenir la moindre information sur les séquoias. Il me semblait qu'un caniche de Long Island qui aurait rempli ses devoirs sur des *Sequoia sempervirens* ou *Sequoia gigantea* pouvait être classé à part des autres chiens... tout comme ce Galaad qui vit le Saint-Graal. Riche de cette expérience, il pouvait se trouver transféré mystiquement sur un autre plan de l'existence, dans une autre dimension, de la même façon que le séquoia semble hors du temps, inconcevable. Cela aurait pu le rendre fou - j'y avais songé - ou parfaitement ennuyé. Un chien ayant vécu une telle expérience pouvait devenir un paria, au sens le plus strict du mot.

Voir un séquoia vous laisse une marque qui ne s'effacera plus. Jamais on n'en a reproduit de bonne photo ou de bonne peinture. La sensation qu'on éprouve ne peut se transmettre. Ces arbres imposent le silence et le respect. Ce n'est pas dû à leur

stature incomparable, à leur couleur qui semble se transformer, se nuancer sous vos yeux, non, ils ne ressemblent en rien aux autres arbres que l'on connaît ; ce sont les ambassadeurs d'une autre époque. Ils ont le mystère de ces fougères disparues un million d'années plus tôt dans le charbon de l'ère carbonifère. Ils transportent leur propre lumière et leur ombre. L'homme le plus vaniteux, le plus satisfait, le plus irrévérencieux mis en présence d'un séquoia est frappé d'émerveillement et de respect. Respect, c'est le mot. On éprouve le besoin de s'incliner devant une souveraineté incontestable. Depuis ma plus petite enfance, j'ai connu ces grands de la terre ; j'ai vécu parmi eux, campé et dormi contre leurs corps chauds et monstrueux, jamais je n'ai éprouvé l'ombre d'un dédain. Je ne suis pas le seul dans ce cas.

Il y a longtemps de cela un nouveau venu, un étranger, vint s'installer dans mon pays, à côté de Monterey. L'argent, et la façon dont il l'avait gagné, avait dû atrophié ses sens. Il acheta un bosquet de *sempervirens*, dans une vallée profonde, non loin de la côte et, ensuite, comme l'y autorisait le droit de propriété, il abattit les arbres, vendit leurs troncs, laissant sur le sol les traces de son assassinat. L'indignation secoua la ville. Plus qu'un meurtre, c'était un sacrilège. Nous regardâmes cet homme avec dégoût et il resta marqué jusqu'au jour de sa mort.

Bien sûr, nombre des anciens bois ont été abattus, mais beaucoup de ces monuments imposants subsistent et subsisteront pour de bonnes et